

Expropriés d'aujourd'hui et d'autrefois

Pierre Hébert

Volume 15, numéro 3 (45), printemps 1990

Gilbert La Rocque

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/200862ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/200862ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)

1705-933X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Hébert, P. (1990). Expropriés d'aujourd'hui et d'autrefois. *Voix et Images*, 15(3), 452-456. <https://doi.org/10.7202/200862ar>

Roman

Expropriés d'aujourd'hui et d'autrefois

par Pierre Hébert, Université de Toronto

Les deux romans présentés ici diffèrent tant par leur écriture, leur genre, que leur contenu. Le premier s'inscrit parmi les œuvres marquantes des nouveaux romanciers et nouvelles romancières: Christian Mistral, Pauline Harvey, Sylvain Trudel, etc. **La Rage**¹, de Louis Hamelin, son premier roman, est remarquable à tous égards. Quant à Claude Le Bouthillier, il n'en est pas à sa première œuvre, mais il se tourne avec bonheur du côté du roman historique, avec **le Feu du mauvais temps**². Et à chacun sa rage, explosive ou contenue: Louis Hamelin met le doigt sur le sentiment de dépossession intérieure contemporaine, et Claude Le Bouthillier recrée l'arrachement du pays qu'ont vécu les Acadiens.

L'exproprié d'aujourd'hui

Le personnage de nomme Édouard Malarmé. Il a vécu environ un quart de siècle sur notre planète, ce qui lui a donné le temps de faire des études en biologie et en agronomie mais, surtout, de comprendre que si les diplômés sont censés offrir des débouchés, la vie, elle, la vraie vie est totalement bouchée. Voilà pourquoi il s'est retiré dans un chalet, *pour chercher la paix* (p. 16). Pour écrire, également.

Qu'attendre d'un roman qui s'intitule **la Rage**? Paradoxalement, l'ouverture donne plutôt l'impression d'une démission: Édouard Malarmé se terre à l'abri des agitations humaines, se console dans l'univers saisissable, maîtrisable du jeu, du *pin ball*, du billard. C'est justement parce qu'il se sent exproprié de ce monde que Malarmé a pris ses distances:

J'aspire à croire à tout. Je n'ai pas de crédibilité, mais en revanche j'ai une crédulité monstre. Je veux être partout à la fois, à droite, au centre et aux extrêmes [...] J'ai fait en lutte, j'ai fait le Oui, j'ai viré au vert après avoir versé des larmes de rhinocéros. J'ai été de toutes les parades, suivi toutes les modes, payé toutes les cotisations, entonné tous les péans. Maintenant, c'est par-dessus ma tête que ça défile. (p. 195)

Les amis d'Édouard Malarmé se nomment Johnny et Christine. Édouard a rencontré Johnny lors d'une partie de billard; quant à Christine, une fille remarquable mais aussi distante qui le séduit totalement, il l'a croisée par hasard, pour découvrir seulement après qu'elle était la sœur de Johnny. Et si Johnny et Édouard sont de connivence, Christine, par contre, s'oppose sans cesse à Malarmé: à ses yeux, il n'est qu'une grenouille, une patate molle, condamnée à l'inaction innée (p. 223).

Pourtant, la rage est bien là, diffuse, sauf en de rares occasions où la coupe déborde. Rage, oui, mais contre quoi? D'abord, contre le sentiment d'exil, d'expropriation, c'est-à-dire celui d'avoir perdu la maîtrise de la situation. Dans un beau dialogue entre Édouard et Burné, son ami de collège, toute cette difficulté de vivre aujourd'hui est livrée crûment: *Quand je me dope, avoue Burné, c'est pour traquer les autorités scientifiques [...] dans ma pauvre cervelle surchargée. La seule façon de reprendre contrôle de moi-même, c'est en me détruisant, c'est pas drôle, hein? (p. 170)*

Il faut lire **la Rage**, malgré une certaine lenteur au début, malgré, aussi, la préciosité stylistique de certains passages. Dire *activité ambulatoire* au lieu de marche ou promenade est en effet un peu forcé, mais en revanche, Édouard Malarmé n'est pas tout à fait dupe de ses gargarismes verbaux, dans la mesure où il sait bien qu'il est bavard, et que *seule la sagesse est silencieuse* (p. 139). Et pourtant, naguère, le Québec était, disait-on, le pays du silence! Il a souvent tendance, aujourd'hui, à être celui des bavards...

J'ajouterai aussi qu'il faut lire **la Rage** pour les remarquables descriptions que ce roman contient en ce qui concerne le jeu, en l'occurrence le billard. Ce jeu, à la manière d'un modèle, est élevé à des dimensions telles que c'est tout le destin humain qui s'y retrouve comme dans une zone de haute densité, à cette différence près que, là au moins, les règles sont clairement données à tous. *Pin ball*, billard,

fiction forment le seul monde qui soit à la mesure de l'humain; le reste nous dépasse, ou encore engendre la rage devant un univers décomposé, certes, mais qui aussi risque de nous détruire.

L'expropriation passée

Claude Le Bouthillier s'est déjà distingué par **C'est pour quand le paradis...**³, autobiographie fictive assaisonnée d'un délicieux humour. Mais ce qu'il nous propose ici, c'est un roman d'une tout autre nature: **le Feu du mauvais temps** s'inscrit dans la lignée des romans historiques, si populaires depuis la fin des années soixante-dix.

Le roman porte sur ce que l'auteur appelle lui-même, dans sa postface, *la période la plus riche de l'histoire acadienne*, les années 1740 à 1763. Le personnage principal, Joseph, quitte Québec pour oublier sa fiancée, Émilie, qui est disparue après que lui-même n'eut pu revenir qu'au printemps d'une expédition de trappe. En route pour Louisbourg, il décide de s'arrêter au Ruisseau, où sont installés des Micmacs. C'est là qu'il rencontre Angélique, une jeune veuve, issue d'un père normand et d'une mère micmaque. Ils se marient, en septembre 1740. Mais Joseph a toujours le goût de retrouver Émilie. Il se bâtit une goélette, «le Feu du mauvais temps», et se rend à Québec pour avoir plus de renseignements concernant ce départ mystérieux d'Émilie.

Pendant ce temps, la situation s'envenime, la guerre gronde entre la France et l'Angleterre, source d'inquiétude pour tous les Acadiens. Faisant un saut de dix ans, le roman nous porte alors au début des problèmes majeurs qui ont désagrégé la société acadienne, en particulier la déportation, qui est racontée sans aucune intervention émotive du narrateur: *Les derniers vaisseaux partirent le 20 décembre et, ce jour-là, le village de la Grand'Prée fut vidé de ses habitants. Un silence strident comme le bruit d'une vrille s'installa.* (p. 163)

Joseph est troublé par l'abandon que la France manifeste à l'égard de sa colonie, en même temps qu'il veut revoir Émilie, malgré son amour pour Angélique. Il décide donc de partir pour Versailles, à la fois pour faire comprendre à la France la nécessité d'envoyer du secours et pour retrouver Émilie, dont une lettre lui a révélé qu'elle s'était réfugiée dans l'île de Jersey. Elle était enceinte de lui et, comme il ne revenait pas, elle a jugé bon de s'exiler.

Faut-il dire que les efforts de Joseph pour changer l'attitude de la France à l'égard de l'Acadie seront inutiles? Non, sans doute, car on ne change par le cours de l'histoire; mais ses efforts pour retrouver Émilie seront plus heureux. Toutefois, en route pour Guernesey pour retrouver leur fille, tous deux périssent dans une tempête. Les deux fils de Joseph, qui l'avaient accompagné dans ce voyage en France, reviennent ainsi au Canada pour annoncer la triste nouvelle.

Cette première partie du roman, qui couvre près de quatre cents pages, est suivie d'une deuxième tranche beaucoup plus brève où, en

1981, Christian essaie de repasser sur les traces obscures de son ancêtre Joseph. Cette seconde section nous apprendra toutes sortes de choses intéressantes sur des pans ombragés de la vie de Joseph mais, surtout, éclaircira le mystère de cette noyade de Joseph et d'Émilie qui, de toute façon, ne pouvait nous avoir convaincu totalement.

Ce roman, écrit l'auteur en postface, se base sur des faits historiques que j'ai cherché à respecter dans la mesure du possible (p. 445). Il est extrêmement intéressant de suivre en outre cette juxtaposition des cultures amérindienne, française et anglaise. Le Bouthillier maîtrise un style descriptif qui sert bien les tableaux qu'il brosse à l'envi pour montrer l'humanisme amérindien.

La première partie du roman, la plus importante, est sans nul doute réussie. Malheureusement, on ne peut en dire autant de la seconde: les événements sont précipités, les rencontres et leurs conséquences frôlent l'invraisemblable et, enfin, la fugue de Joseph avec Émilie n'arrive pas à s'insérer tout à fait dans le portrait du personnage.

Mais il n'en demeure pas moins que le plus gros du texte, cette première partie qui mérite de bon droit l'appellation de très bon roman historique, fait grouiller toute une vie qui sera sans doute une découverte pour plusieurs lecteurs. Comme dans cet excellent roman de Ronald Lavallée, **Tchipayuk**, c'est d'un point de vue tout autre que nous percevons des communautés culturelles qui sont, ou étaient, assurément, des sociétés distinctes...

/ Certes, tout rapprochement entre ces deux romans de Louis Hamelin et de Claude Le Bouthillier serait à bien des égards incongru. **La Rage** questionne notre société d'aujourd'hui, et son style, en de larges envolées, s'apparente parfois à celui de l'essai. En effet, le discours recouvre souvent l'histoire dans des élans tantôt rhétoriques, tantôt lyriques. **Le Feu du mauvais temps**, bien sûr, inverse le registre discursif, donnant préséance au narratif, comme il convient de le faire dans ce genre de roman. Mais peut-on manquer d'être frappé par le sentiment d'exil, d'expropriation qui traverse ces deux œuvres? Car il y a bien des façons de chasser l'être humain de l'espace qui devrait lui appartenir...

1 Louis Hamelin, **la Rage**, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 405 p.

2 Claude Le Bouthillier, **le Feu du mauvais temps**, Montréal, Québec/Amérique, 1989, 447 p. Préface de Louis Caron.

3 Claude Le Bouthillier, **C'est pour quand le paradis...**, Moncton, Éditions d'Acadie, 1984, 246 p.